

La diplomatie du ping-pong

Vous souvenez-vous de la visite du président Nixon au Grand Timonier Mao ? C'était en 1972. Personne de sérieux ne s'y attendait, sauf peut-être quelques joueurs de tennis de table américains. Ils avaient été invités à Pékin en 1971 pour affronter l'équipe de Chine dans une rencontre amicale à laquelle ni les autorités chinoises ni les autorités américaines, contre toute attente, n'avaient mis opposition. La rencontre se solda par une courte victoire chinoise, que tout laissait prévoir tant la supériorité de leurs pongistes était éclatante. En réalité, on apprit bien vite que toute cela avait été prémédité et exécuté en haut lieu et que ce rapprochement des deux peuples avait été arrangé pour que l'amitié entre sportifs force un peu la main, si l'on peut dire, aux dirigeants politiques. Ceux-ci ne pouvaient pas, sous peine de paraître hostiles à la *volonté sacrée des peuples* de vivre en paix, reprendre leur jeu sinistre d'ennemis éternels. On appela cette opération de haute politique « la diplomatie du ping-pong ».

Pourquoi ce long préambule ? Parce que notre lycée a connu lui aussi un exemple du succès de cette diplomatie.

Ce n'est pas de la grande Histoire, mais voici ce qui s'est passé en 1974 :

J-N-C



Certains se souviennent peut-être que les professeurs avaient la possibilité de se changer librement les idées en pratiquant le sport avec ou contre les élèves et que certains matches de football, par exemple, sont restés célèbres. Ainsi quelques professeurs jouaient au tennis de table entre deux cours, ou à la fin de la journée, et comme le lycée restait ouvert le samedi après-midi, revenaient y jouer généralement entre 14 et 17 heures : certains élèves y venaient aussi et les échanges se pratiquaient dans le meilleur esprit bien que certaines parties fussent âprement disputées.

Nous étions du nombre de ces professeurs, Jean-Noël Cloarec et moi, ainsi parfois que messieurs Morvan, Marcel, d'autres encore que j'oublie.

Parmi les élèves, les plus fidèles étaient deux garçons de la classe de première que Jean-Noël et moi avions dans notre classe la même année, respectivement en sciences naturelles, comme on disait alors, et en français. Appelons-les G. et H.

Le moins que l'on puisse dire est qu'ils n'étaient pas ce que l'on appelle de bons élèves. D'origine plutôt aisée, ils avaient pour points communs d'être sans doute paresseux mais surtout allergiques à toute autorité, peut-être d'ailleurs en raison de leurs origines. Ils travaillaient le moins possible ; l'un, grand adolescent au « look » romantique, avait toujours l'air d'être ailleurs, artiste perdu dans ses pensées, l'autre plus petit, plus hargneux, assez semblable au Rimbaud de la célèbre photo naguère retrouvée, avait un sens naturel de la repartie qui pouvait passer pour de l'insolence. Les deux menaient la vie dure à certains de nos collègues et en particulier à la « professeure » d'anglais (je n'aime pas cette orthographe) qu'ils persécutaient ou qui se croyait persécutée. Je dois admettre que, peut-être en raison de nos rencontres du samedi après-midi dans le petit gymnase du lycée, nous échappions en grande partie à leur agressivité et que s'ils ne travaillaient pas davantage chez nous que chez les autres ils nous laissaient du moins en paix. Et ce comportement dura toute l'année, malgré les avertissements des deux premiers trimestres.

Arriva le conseil de classe du troisième trimestre. Nos deux garnements avaient fait quelques efforts mais les résultats étaient tout de même « tout juste passables ». On débattit longtemps, les échanges étaient presque houleux, certaines collègues en particulier – nos garnements n'avaient guère été galants avec elles – votaient pour un redoublement, voire une exclusion. Jean-Noël et moi, nous tentions de mettre en valeur, tant bien que mal, leur bonne volonté et leurs efforts, plus évidents d'ailleurs au gymnase que dans la classe. La partie était tendue. Au bout de quelques minutes ponctuées par des mots aigres-doux en sourdine et des regards courroucés, le censeur des études monsieur Pitron, qui arbitrait le match, si j'ose dire, avec un fin sourire qui faisait clairement entendre qu'il s'amusait beaucoup, laissa tomber ces mots, dont je ne garantis pas totalement l'exactitude littérale mais assurément la teneur : « Soyons fair play ! Laissons-leur une chance, ils passent ; pas d'objection, madame B. ? ».

Ainsi fut fait. Nos deux jeunes gens firent une classe de terminale convenable, obtinrent le baccalauréat, et, aux dernières nouvelles, vivent honorablement de leur profession.

A part le petit fait historique rappelé dans le préambule, connaissez-vous, surtout par les temps qui courent, un autre exemple de « diplomatie du ping-pong » efficace ?